

Réflexion sur le livre CONGO d'Éric Vuillard. (actes sud 2012)

La sortie du livre de David van Reybrouck, le succès et le prix obtenu par ce livre, a stimulé d'autres auteurs à traiter du même sujet. Encore fallait-il profiter de l'intérêt suscité par le livre et de la masse des lecteurs que ce dernier avait conquise. Il fallait également un autre style et une autre approche de l'histoire et comme van Reybrouck avait basé la sienne sur l'interrogation de la population actuelle, -qui ne connaît pas plus son passé que les Belges ne connaissent le leur-, on allait se reporter dans le temps en interrogeant les acteurs de cette histoire.

Qui pouvait mieux réaliser cela qu'Éric Vuillard ? En 96 pages, où un van Reybrouck disert en avait rajouté, lui, taille dans l'histoire à « la machette », et, comme il est intelligent et s'en rend compte, il affirme que son livre n'est pas « historique », ni même littéraire ; que c'est juste un « récit ».

... Dans mes livres, je n'invente rien, je m'en tiens aux faits. Bien sûr, j'incarne les protagonistes, je leur prête des pensées, parfois des sentiments. Mais rien qui mène au-delà des faits. C'est là ma part de fiction, au sens restreint du terme. Précision écrite pour ses lecteurs du journal l'Humanité.

Le récit est aux formes littéraires, ce que le bâtard est aux chiens de race, cela peut être joli mais cela ne peut pas concourir, cela n'apporte rien aux caractères et aux normes de la race, et pour revenir aux 96 pages, cela n'apporte rien, au contraire, à l'histoire. Le livre commence à la conférence de Berlin en 1884-1885 par le massacre médiatique des personnalités qui y participent ; il se termine par le massacre médiatique de l'officier Léon Fiévez, on se demande d'ailleurs pourquoi alors que les Congolais, à l'époque, avaient écrit son histoire africaine en un seul mot, le surnom qu'ils lui avaient spontanément donné, « Tata » ce qui veut dire « Papa » en lingala. On n'appelle pas « papa », terme affectif, celui qui vous mutile ! Fiévez qui, peut-être à la fin de sa vie, hantait les estaminets de sa région, mais qui, major, au front en 14-18, avait probablement d'autres souvenirs douloureux à noyer.

Aux deux-tiers du livre la bave se répand : *...Fiévez fut une sorte de roi. On n'a jamais rien vu de tel. Un roi au milieu des lianes, exploitant un peuple de fantômes. Le futur existe à peine, le passé n'est rien, le présent est mort. C'est ça : Fiévez. Il entre dans le soleil et il jouit. Il porte en lui quelque chose d'invincible comme le mal. Mais ce n'est pas le mal, c'est le dégoût. Il porte en lui tout le dégoût de soi, et le dégoût lui coule par les manches, par les aisselles, les yeux, la bouche. Il arrive au cœur. Son dégoût est plus épais que le fleuve Congo, plus venimeux que les petits serpents de la forêt, plus affreux que les visages des cadavres.*

Et pourtant, sortant de l'histoire du passé, un peuple de zombies crie à tue-tête : « Tata », mais encore faudrait-il qu'on l'écoute !

Revenons au tout début du livre : *... Les Français s'emmerdaient, les Anglais s'emmerdaient, les Belges s'emmerdaient, les Allemands, les Portugais et bien d'autres gouvernements d'Europe s'emmerdaient ferme ...le mal c'est ça. Voici les vrais paludes, le masque : la conférence de Berlin et la richesse des nations... on n'avait jamais vu ça. On n'avait jamais vu tant d'États se mettre d'accord sur une mauvaise action.*

Pour mieux sentir le poids de ces mots chez le lecteur j'ai été consulter différents analystes : Jacques Brélivet, Alain Nicolas, Joss Doszen, Raphael Adjobi, Florian Alix et même Télérama et j'ai rapidement eu la quasi-certitude qu'aucun de ceux-là n'a lu le rapport final de la conférence de Berlin et qu'ils prétendent -à tort- que le partage de l'Afrique y fut décidé et que le texte de Vuillard est une expression de l'histoire.

Jacques Brélivet... le bassin du Congo devint l'objet principal de la conférence...étonnamment convoité par le roi des Belges...experts et géographes se disputèrent sur le papier la répartition des terres, des forêts, des rivières et des lacs comme des copropriétaires ...Léopold hérita du « lot » congolais heureux de son inattendue et vaste acquisition (huit fois la Belgique- *sic*) *comme un propriétaire terrien toujours avide d'élargir son patrimoine.* « Il voulait le Congo pour lui tout seul

(...) contre le souhait du gouvernement belge lui-même » (resic). Je passe les élucubrations sur Léon Fiévez et Charles Lemaire et termine par ...En moins de 100 pages, Eric Vuillard ...nous décrit un pays...dépecé par ces nouveaux conquistadors occidentaux...

Alain Nicolas, journaliste à l'Humanité, n'en dit pas grand-chose :...Regardons vivre donc notre planète devenue terrain de jeu pour les Européen et en particulier Léopold, roi des Belges, qui profitant des défaillances de l'arbitrage, se taille un état privé dans le bassin du Congo. ... cette histoire incroyable devient sous la plume de l'auteur une épopée sanglante et dérisoire ...Commencée dans le ricanement, l'histoire finit par tordre d'émotion le lecteur.

Joss Doszen, auteur d'origine congolaise à « L'Afrique des idées » nous étonne par ses propos : lecture ravigorante (? ravigotante) qui nous fait hurler de douleur face à ce récit sur la Conférence de Berlin en février 1884 (?) qui a vu 26 pays occidentaux (?) Turquie comprise (non, Empire ottoman), se repaître des territoires africains...joués à pile ou face (?). Le caoutchouc Congolais que Léopold, roi des Belges a revendiqué comme propriété personnelle ...l'horrible pour les peuples du Congo mis derechef au service de Léopold, au service du caoutchouc qui voyage, par tonnes, vers les cieux pneumatisés de l'industrie européenne, à coup de villages décimés, à coup de tueries par centaines, à coup de bras coupés, à coup de génitals arrachés, les quantités de sève blanche requises par le dieu capital seront atteintes. Au prix de tous les sacrifices noirs. Le CONGO d'Éric Vuillard est un livre de salubrité historique.

Raphael Adjobi, d'origine ivoirienne qu'on présente comme un photographe souligne le ton moqueur du début du livre avec la description des représentants officiels des pays à la conférence de Berlin, mais en restant soucieux de la vérité pour leur vie personnelle. Il n'oublie pas les acteurs de terrain Stanley qui défend l'urgence du projet de Léopold II et surtout Fiévez celui qui a eu l'idée de faire couper les mains pour justifier l'usage des balles ; les surveillants (?) préférant aller à la chasse pour leur nourriture plutôt que de poursuivre les hommes qui abandonnaient la récolte du caoutchouc (?). Livre intéressant pour le portrait des décideurs, des instigateurs à qui profite le crime.

Alix Florian est agrégé en Lettres modernes et docteur en Littérature française, son appréciation est plus élaborée, elle court surtout sur la forme, sur la « technique » utilisée, sur les différences avec les deux premiers chapitres du livre de van Reybrouck...le lecteur n'a entre les mains ni une somme historiographique dont l'écriture tend au roman, ni un roman historique très bien documenté. Au début, c'est le portrait des acteurs de la conférence de Berlin ... et du roi Léopold II lui-même (?)

Le roi n'est même pas à la conférence, il n'y sera représenté qu'au terme de celle-ci.

A travers ces portraits, l'opposition se précise ; elle se situe notamment entre les diplomates, héritiers – au sens bourdieusien- des rennes du pouvoir politique, et ces Belges (?) qui assurent la construction du système colonial et en sont les contremaîtres, « originaires de petites villes de province et de la petite bourgeoisie » (?). Ici, il cite van Reybrouck qui ne sait pas que les pionniers sont de 19 nationalités, 40% de non Belges, des médecins, des légistes, des docteurs en sciences, des officiers d'académie, des ingénieurs, mais aussi des techniciens, des sous-officiers, des marins, ... bref, tout ce qui est indispensable à la création d'un état, malheureusement en trop petit nombre puisqu'il n'y aura jamais plus de 3000 d'entre eux ensemble, dans cette contrée de la taille de l'Europe.

CONGO s'inscrit ainsi comme un travail de longue haleine d'Éric Vuillard pour saisir la modernité comme un assemblage de discours et d'images masquant la réalité de sa violence fondamentale : l'Afrique apparaît ainsi comme l'un des jalons essentiels dans la cruelle naissance de cette modernité.

En lisant finalement les 15 lignes que Télérama consacre anonymement au livre, je pensais qu'il suffit qu'un chien aboie sur une ombre pour qu'une centaine d'autres chiens en fasse une réalité. Bien sûr que l'engagement de Vuillard est sans fard et sa plume fine comme une dague quand il écrit : ... si je veux mettre à côté de ces géographes en habit (il parle des diplomates de la conférence) un nègre

du Congo et si je veux, sur la banquette du carrosse, déposer un panier et si, dans le panier, je veux mettre quelques-unes de ces petites mains mutilées que j'ai vues sur les photographies les plus émouvantes du monde, qui peut m'en empêcher ?

Peut-être le jeune Anglais Glave qui a vécu dans la Cuvette centrale de 1883 à 1888 dont je viens de relire les notes, qui lui ferait remarquer que le Noir qu'il a placé dans le carrosse est celui qui a été mangé à Lukolela au cours des funérailles d'un chef et que les petites mains qu'il n'a pas pu voir sur les photos, mais devinées, sont celles, boucanées, que lui a vues, impuissant, en vente sur le marché aux esclaves de Basankusu.

Quant à moi, j'attirerais plutôt l'attention sur ceux qui tirent le carrosse : les centaines de milliers d'esclaves capturés et vendus par leurs frères, puis transportés et revendus aux Amériques par tous ceux qui les y avaient conduits en bateau, lesquels sont aujourd'hui les plus virulents critiques des Belges.

Le livre n'a pas eu le succès escompté. Si j'avais dû l'analyser, le commenter, j'aurais probablement lu à Éric Vuillard ce passage de « L'enfant élu » de Ernst Wiechert : *Tu vois petit Jean, tu peux devenir un grand botaniste, tu peux connaître les arbres et les plantes, les animaux et les insectes de la forêt, et ne pas savoir ce qu'est la forêt, ne pas connaître son haleine, son âme.* Et j'aurais signé du nom que les Congolais m'avaient donné : Ekoko.